

LILY RED

COEURS RIVAUX

TOME 1
BE UNSTOPPABLE

Traduit de l'italien (Italie)
par Anaïs Goacolou

Flammarion >
Québec

COUVERTURE

Design : Nihal Zaairi (NZ Graphics)

Illustration : © Freepik

INTÉRIEUR

Composition et conversion numérique : Nord Compo

Titre original : *BE UNSTOPPABLE : CUORI DI GHIACCIO*

Éditeur original : Newton Compton editori

Cette édition est publiée en accord avec MalaTesta Lit. Ag., Milan, Italie,
en collaboration avec son agence dûment désignée Books And More Agency #BAM,
Paris, France.

© 2025, Newton Compton editori s.r.l.

© 2026, Hachette Livre, pour la traduction en langue française

© 2026, Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, pour l'édition canadienne

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-408-3

ISBN (PDF) : 978-2-89811-409-0

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-410-6

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2026

flammarionquebec.com

Imprimé au Canada

À ma famille.
Vous m'avez toujours appris à affronter chaque adversaire,
à surmonter les défaites et à me relever après les chutes.
Cette fois-ci, en revanche, je joue pour la victoire.



*L*e hockey, ce n'est pas pour les bluffeurs.

En principe, cette pratique est définie comme un sport.

Des mots comme « jeu » et « match » sont utilisés à loisir pour dissimuler sa vraie nature : le hockey est une guerre avec des pauses fraîcheur.

Sur la glace, plus de mille kilos de force brute s'affrontent avec des bâtons recourbés, un disque de caoutchouc capable d'écrabouiller un larynx et des couteaux accrochés aux pieds. Arrêtons de nous raconter que c'est un sport civilisé.

Kate Meader, *Chicago Rebels*





PROLOGUE

*L*e hockey ne permet qu'un seul vainqueur. Un gagnant et un perdant. Pas de match nul, pas de discussion.

Et mon mantra avait toujours été : ne te laisse pas distraire, file droit vers ton objectif.

C'est alors qu'*elle* est arrivée. Et j'ai perdu la tête.

Mon père m'avait pourtant prévenu lorsque j'étais encore tout jeune :

— Matt, le pire pour un joueur de hockey, c'est de rencontrer quelque chose qui le fera souffrir davantage que de s'incliner lors d'un match.

— Plus horrible qu'une défaite ? Ça n'existe pas.

— C'est là que tu te trompes. Il y a autre chose qui est capable de te consumer, te rendre fou.

— De quoi tu parles, papa ?

— De l'amour.

Et c'était vrai.

L'amour peut être une torture, et j'en suis la preuve.

Elle a été ma plus grande victoire, mais je savais que, tôt ou tard, elle se transformerait en une éternelle défaite.

CHAPITRE 1

Kelsey

— Tu es sûr que ce n'est pas Montréal, en France ?

Je prends mes désirs pour des réalités, bien sûr, mais il y a encore quarante-huit heures, j'étais une Californienne pur sucre. Pour être plus précise, j'habitais à Eureka. J'y suis née et j'y ai grandi, entre le soleil, l'océan Pacifique, les surfeurs, les fêtes sur la plage et les promenades dans le célèbre parc de Redwood, qui accueille les plus hauts séquoias du monde.

Et voilà que je me retrouve à Montréal, au Québec.

C'est une tragédie. Une catastrophe. Une folie.

Déménager pour embrasser un séduisant Français sous la tour Eiffel, j'aurais été pour, mais le Canada ? Je ne suis absolument pas habituée à un climat aussi rude ! Mais bon, je n'ai pas eu le choix.

Mon père jette un coup d'œil vers moi sans cesser de conduire.

Marcus Cooper est bel homme, ou en tout cas, c'est ce que je penserais si j'étais une célibataire de quarante-cinq ans. Cheveux poivre et sel, yeux noisette, nez harmonieux, sourcils toujours froncés et lèvres fines. Il est grand, avec des muscles légèrement définis et une ombre de barbe au menton. À Eureka, il avait beaucoup de succès auprès des femmes, mais il ne leur laissait pas l'ombre d'une chance.

Avec un soupir, je regarde par la vitre. Nous traversons une rue droite bordée de magasins et de petites maisons peintes dans les tons jaunes et orangés. J'espère encore un coup de théâtre. Peut-être me réveiller et comprendre que tout ça n'était qu'un cauchemar ? Mais ce genre de rebondissements n'arrive que dans les films, je suppose. Je ne peux m'empêcher d'insister :

— Non, mais à mon avis, il y a sûrement une université à Montréal, en France.

— Kelsey, j'ai été nommé au Québec, à des milliers de kilomètres de la France, répond mon père avec sérieux.

— Papa ?

— Moui ?

— Je plaisantais.

Il me sourit. Mon père s'apprête à devenir le nouveau recteur du Montréal College, l'une des universités anglophones les plus prestigieuses de tout le Canada. Super programme d'études, enseignement de haute volée, et bla-bla-bla. En théorie, c'est l'idéal pour quelqu'un qui, comme moi, entre en première année de fac ; en pratique, c'est le drame.

J'abaisse le pare-soleil pour me contempler dans le miroir. Mes longs cheveux châtain ondulent sur mes épaules, mes yeux caramel rehaussés d'un mascara léger sont mis en valeur par mes lunettes, j'ai les lèvres pulpeuses et un nez en trompette dont je tire une grande fierté.

En résumé, je suis belle et, surtout, j'en ai conscience.

J'examine ensuite l'uniforme que j'ai enfilé à l'hôtel où nous avons séjourné en attendant que notre maison soit prête. Je le déteste déjà : jupe plissée écossaise et chemise blanche frappée de l'emblème de l'université. Heureusement, j'y ai ajouté mes bottes Prada noires.

— Tu le portes bien, cet uniforme, s'esclaffe mon père comme s'il avait lu dans mes pensées.

— Tu te moques de moi ?

— Non, il te va vraiment comme un gant.

— Pff...

— Où préfères-tu que je te dépose ?

Je constate sur l'écran du GPS que nous sommes tout près de notre destination.

— Tu voudrais me déposer où ? À l'aéroport ? Tu as changé d'idée et on retourne à Eureka ?

Je regrette aussitôt mes paroles : mon père me gratifie d'un regard noir.

Oh, mon Dieu, Marcus Cooper va m'assassiner. Je suis trop jeune pour mourir.

— Tu as très bien compris ma question. Est-ce que tu préfères descendre de voiture avant qu'on atteigne l'université, pour éviter d'être vue avec moi ?

Je m'apprête à accepter, mais je me ravise. Être la fille du nouveau recteur pourrait présenter ses avantages : personne ne serait assez bête pour oser me faire du tort.

— Non.

— Tu viens de refuser ?

— Tu as besoin de consulter un ORL ? Tu vieillis, je trouve !

— Je suis surpris, c'est tout.

— Inutile de nous cacher, ça se saura de toute façon.

J'essuie mes paumes moites sur mes cuisses. Il se pourrait que je sois un peu nerveuse.

Bon, j'avoue, « ultrastressée » serait plus proche de la réalité.

— Tu as raison, ça peut être pratique, non ?

Il me lance un clin d'œil. La berline rouge rutilante qui nous attendait à l'aéroport se trouve à présent à une minute de l'arrivée.

Aïe, je tremble. Il faut vraiment que je me calme. Je respire profondément.

— Je pourrais te donner la clé de la machine à café par exemple, plaisante-t-il.

— N'importe quoi...

Soudain, il reprend un ton sérieux :

— Vous allez me causer des problèmes, mademoiselle Cooper ?

Mon père : un gentil labrador joueur capable de se transformer d'un instant à l'autre en pitbull enragé.

— Hum, tu entends quoi par « problèmes » ?

— Est-ce que tu comptes mettre le feu à une salle ?

— C'était un accident !

Au départ, je cherchais simplement à brûler un fil qui dépassait de mon chandail, mais il y a eu un couac. Mes feuilles et mes cahiers se sont embrasés, l'alarme incendie s'est déclenchée et de l'eau a jailli du plafond. Résultat, j'ai fait prendre une bonne douche à toute l'école...

— Un accident qui t'a valu une exclusion de l'établissement !

— Au moins j'ai pu éviter le contrôle de maths, où je me serais sûrement plantée.

Je baisse mes lunettes pour lui lancer un clin d'œil appuyé.

— Bref, tu vas me causer des problèmes, conclut-il, fâché.

— Je n'allumerai pas d'incendie, papa, promis.

Il tourne vers le grand portail argenté de l'entrée principale. À côté, un panneau annonce : BIENVENUE À MONTRÉAL COLLEGE.

Bienvenue, tu parles ! J'aimerais tant retourner en Californie...

Nous roulons sur une longue allée gravillonnée bordée d'arbres immenses qui mène à un gigantesque édifice en briques vernissées blanches. Devant la porte imposante, je repère une grande fontaine ornée de deux requins de belle taille et autour, une étendue de gazon bien entretenu qui s'étale à perte de vue.

Mon père gare la voiture sur l'emplacement réservé au recteur et se tourne vers moi.

— Tu es sûre de toi ?

— Prenons le taureau par les cornes.

Nous descendons fièrement de notre véhicule et nous nous dirigeons vers l'entrée. J'ai la tête haute, mais en réalité, l'anxiété me ronge.

C'est alors que je remarque un détail qui me glace le sang : je suis la seule à porter l'uniforme. Les autres sont tous vêtus normalement, en jean et tee-shirt. Je tire légèrement sur ma jupe et continue d'avancer. J'entends alors un sifflet en provenance d'un groupe de garçons assis sur le rebord de la fontaine. Aussitôt, je me retourne et leur adresse un doigt d'honneur accompagné d'un grand sourire.

— Tu aurais pu me prévenir que l'uniforme n'était pas obligatoire, soufflé-je entre mes dents.

— Je ne le savais pas, Kels.

— Bonjour ! nous interrompt une voix perçante.

Nous faisons volte-face et nous nous retrouvons face à une dame aux lunettes rondes épaisses, en tailleur-pantaloon noir.

Ses cheveux sombres sont relevés en chignon, elle a les yeux bleus et une bouche en cœur. Elle ne passe pas inaperçue ; elle est même très belle. Avant de pouvoir me retenir, je lance :

— Vous pourriez avertir, la prochaine fois ? On a failli faire un infarctus.

Elle me toise avant de s'adresser à mon père avec autorité :

— Monsieur Cooper, nous vous attendions. Tout le monde est réuni au gymnase pour vous écouter.

— Vous êtes ? demandé-je, la main sur la hanche.

Après m'avoir foudroyée du regard, mon père me donne un coup de coude.

— Excusez ma fille, elle est... particulière.

— Tu voulais dire géniale, peut-être ? Exceptionnelle ? Unique ?

Je pourrais être décrite de nombreuses façons, mais « particulière » n'est absolument pas l'une d'elles.

— Kelsey, me réprimande mon père avec sévérité. Vous disiez, madame ?

— Oh, pardon, je suis Harper Turner, votre secrétaire.

Elle tend la main à son nouveau supérieur, mais je la lui serre la première.

— Et moi, Kelsey, sa fille. C'est vrai que je pourrai avoir du café gratuit aux distributeurs ?

— Euh... je ne pense pas, non.

— Ma fille plaisantait, madame Turner.

J'ai déjà perdu le compte des coups d'œil assassins qu'elle m'a lancés.

— Oui, je suis une grande comique.

— Le gymnase est par là, monsieur Cooper.

Nous suivons Mme Turner dans un couloir, puis un autre, et j'ai l'impression que nous n'allons jamais arriver. Je dois me presser pour rester à leur hauteur.

— Mais il est où, ce gymnase ? À Toronto ? On marche depuis des années...

— Kels...

— Qu'y a-t-il, monsieur Cooper ? répliqué-je en croisant les bras.

— Tu veux être exclue dès le premier jour ?

— C'est qu'on est de très mauvaise humeur, hein ?
je marmonne.

— Je t'ai entendue, Kels.

La prochaine fois, je ferai attention à parler moins fort.

Après, à y réfléchir, si je me fais virer dès la rentrée, je passerai pour une dure à cuire. Quelqu'un à craindre. C'est un élément à prendre en considération.

Finalement, après de longues et interminables minutes, nous arrivons au gymnase, où nous sommes accueillis par le brouhaha des étudiants réunis dans les gradins. Au centre du terrain de basket, une petite estrade avec un micro est entourée de sièges où sont assis les professeurs. Mon père part faire son discours et je lève les pouces pour l'encourager. Après m'avoir adressé un sourire, il tapote le micro pour s'assurer qu'il fonctionne et attirer l'attention de l'assistance.

Ce poste le remplit de satisfaction, c'est visible. Et s'il est heureux, alors, je le suis aussi.

— Bonjour, je suis Marcus Cooper, votre nouveau recteur. M. Johnson a dû démissionner pour raisons personnelles et m'a demandé de prendre les rênes de cette université. Il a toutefois pris le temps de m'informer du comportement inacceptable de certains étudiants. Il me semble donc opportun de vous rappeler les règles qui nous permettront de vivre en toute harmonie.

D'accord, il avait omis de me signaler ce détail. J'adore déjà cet établissement.

Une rumeur s'élève des gradins et mon père tonne :

— Silence !

Aussitôt, l'assistance se tait. *Bravo, papa, c'est comme ça qu'on fait.*

— Ces règles s'appliqueront dès demain. En premier lieu, je souhaite réintroduire l'uniforme obligatoire, symbole fondamental d'une université aussi prestigieuse.

Distracte par un étrange grincement, je suis stupéfaite en découvrant l'origine du bruit : pourquoi y a-t-il un seau accroché en équilibre précaire au-dessus du micro ?

Quand je m'aperçois qu'il s'incline peu à peu, je bondis sur l'estrade pour mettre mon père hors d'atteinte...

Mais tout va trop vite.

L'eau froide me tombe dessus. Tous les professeurs se sont levés ; certains ont la main devant la bouche, d'autres, les yeux arrondis de stupeur. Mon père, lui, présente une expression furieuse.

Un silence assourdissant règne dans le gymnase, suivi d'un éclat de rire général. De toute évidence, la cible de cette plaisanterie de mauvais goût était mon père, mais j'ai agi d'instinct, lui évitant le ridicule pour sa première journée.

Je n'avais néanmoins pas calculé que ce serait moi qui me retrouverais trempée. Ma chemise colle à ma poitrine et je suis frigorifiée.

La personne qui a mis au point cette petite blague ne peut pas s'en tirer comme ça. Il me vient alors une idée géniale. Extravagante, mais géniale.

Inspirée par l'épisode dont nous avons reparlé, j'attrape un paquet de feuilles et un briquet dans mon sac. Après un rapide coup d'œil au plafond criblé de détecteurs d'incendie, j'enflamme le tout. Mon père me crie d'arrêter, mais il est trop tard : l'alarme retentit et bientôt le gymnase est plongé dans un nouveau chaos. L'eau jaillit des extincteurs au plafond et, comme par magie, les gradins se vident. Presque aussi trempés que moi, les étudiants se pressent vers la sortie en poussant des cris. Pour ma part, je suis pliée de rire.

Je souris avec satisfaction et m'approche du micro, qui fonctionne encore :

— Deuxième règle : ne jamais s'en prendre à un Cooper.

Après quoi je jette à terre les feuilles consommées.

— Kelsey Cooper, dans mon bureau. Tout de suite, ordonne mon père, furibond.

— Oui, chef.

Je replace une mèche de cheveux derrière mon oreille, prête à affronter mon destin.

CHAPITRE 2

Kelsey

*A*près avoir parlé à voix basse avec sa nouvelle secrétaire, mon père m'intime de le suivre dehors. Tous les yeux nous suivent, mais je me fiche bien de ce que les personnes présentes peuvent penser : personne ne se moque des Cooper.

— Changement de programme : il vaut mieux que tu te changes et que tu ailles en cours, décrète mon père.

— Je vais chercher des vêtements dans la voiture.

— Mme Turner va t'accompagner pour éviter que tu n'imagines encore un coup pendable.

Avec un soupir, il me lance les clés tandis que sa secrétaire se matérialise à côté de moi tel un fantôme sexy.

— Auriez-vous l'obligeance de me rapporter le sac noir qui se trouve dans le coffre ? ajoute mon père à son intention avant de s'éloigner dans son costume Armani trempé.

Dépitée, je suis la secrétaire dehors. Dès que nous sommes à la voiture, j'ouvre l'arrière pour fouiller ma valise et opte pour un jogging noir.

— Mais pourquoi il y avait ce seau d'eau ?

— Alors là, qu'est-ce que j'en sais ? me répond Mme Turner en prenant le sac à dos de mon père sur ses épaules.

— Quelqu'un l'a bien mis là, non ? Je veux savoir qui.

Je claque violemment le coffre sous l'effet de la colère.

— Changez-vous et allez en cours. Vous êtes inscrite en cinéma et arts du spectacle, c'est bien ça ? demande-t-elle en lisant un papier qu'elle vient de tirer de sa poche. Voici votre emploi du temps.

Je hoche la tête et le lui prends des mains.

— Merci, Hester.

— Harper, me corrige-t-elle sèchement.

— Comme vous voudrez.

Après m'être un peu perdue dans le bâtiment où je suis censée avoir sociologie des médias, je finis par trouver des toilettes. Je me change aussi vite que possible, mais quand je ressors, le couloir est vide : tous les étudiants sont sûrement déjà en cours.

Au bout de quelques pas, je m'arrête devant un écriteau qui annonce une salle de musique. J'entrouvre discrètement la porte : personne. Je m'y introduis. Quelques vieux instruments sont restés à l'intérieur, des chaises cassées s'amassent dans un coin et un micro abandonné trône en son centre. Mes yeux s'emplissent de larmes. J'ai toujours aimé jouer et chanter, cela m'aide à fuir mes soucis. Mais depuis la mort de ma mère, je suis incapable de chanter autrement que seule et les yeux fermés. Mon père m'a bien signalé que de nombreux cours de chant étaient dispensés dans cette université, mais il me sera impossible d'en suivre.

Doucement, je saisis une vieille guitare laissée à terre et en effleure les cordes. Je l'accorde rapidement, puis les premières notes de *Rolling in the Deep* s'élèvent. J'entonne la mélodie, les yeux clos, presque malgré moi.

Plus j'avance, plus je sens ma façade s'effriter. Je dois être forte. Ne pas penser au reste du monde. Ne pas penser à elle.

Quand j'entends un bruit extérieur, je sursaute et rouvre les paupières.

Ce n'est pas une souris, quand même ? Je ne le supporterais pas. Je repose la guitare en scrutant la pièce du regard.

— Qui que tu sois, on ne t'a pas appris que c'est mal élevé d'espionner les gens ?

Un grincement retentit et je pose une main sur mon cœur. Je remarque alors une porte que je n'avais pas vue au fond de la salle. Y aurait-il quelqu'un caché dans le cagibi ? Un assassin prêt à me tuer ? *N'importe quoi, ces choses-là n'arrivent que dans les films.*

Je m'approche à pas de loup. À ce moment précis, le battant s'ouvre et manque de me heurter en plein visage.

Un colosse apparaît devant moi. Du haut de mon petit mètre soixante, je n'aperçois qu'un large torse musclé, alors

je recule d'un pas et lève la tête. Un garçon m'observe avec curiosité. D'une stature d'environ un mètre quatre-vingt-dix, il a de magnifiques yeux vert émeraude. Ses cheveux bruns sont coiffés en arrière avec un peu de gel, mais quelques mèches indisciplinées lui retombent sur le front. Je remarque son nez fin bien dessiné et ses lèvres charnues.

Il est suivi par une fille au maquillage chargé. Ses longs cheveux blonds lui descendent jusqu'aux hanches, elle est dotée d'yeux bleu clair, d'un nez parfaitement droit et d'une bouche pulpeuse. Son débardeur rose décolleté a visiblement été remis à la hâte, car il est à l'envers. Elle porte un jean moulant à taille haute et, aux pieds, de simples baskets blanches.

Agacée par leur silence, je demande :

— Vous avez vu un fantôme ?

— Tu as une voix magnifique, me complimente la blonde.

— Merci, mais, hum ! Tu as mis ton top à l'envers.

Je lui indique l'étiquette. Le mec, lui, se contente de me fixer sans afficher la moindre expression.

— Oh, la honte ! s'exclame-t-elle en le retirant aussitôt.

Je rêve ou elle vient de se mettre à moitié nue devant moi ?

— Je ne voulais pas vous déranger alors que vous étiez en train de...

Je les examine, à la recherche du mot juste.

— ... baiser.

Aïe, l'élégance !

Le garçon cille sans cesser de me regarder. Ses yeux s'assombrissent un instant et il esquisse une moue.

— Tu viens de dire « baiser » ? prend-il finalement la peine de demander.

Plutôt que de reconnaître que mon choix de vocabulaire aurait pu être meilleur, je lève le menton bien haut dans un air de défi.

— Tu préférerais « fricoter » ? « Vous ébattre » ?

— Non, je crois que « baiser » convient très bien, ricane-t-il.

— Bon, en tout cas, je cherchais la salle de sociologie des médias, vous sauriez où elle est ? Je suis en première année de cinéma et arts du spectacle.

Je souris et remets sur mon dos mon sac qui pèse un peu trop lourd à mon goût, puisqu'il est chargé de mon uniforme trempé.

Parmi la multitude de cours que propose l'université, c'est ce diplôme qui a retenu mon attention. Histoire du cinéma, art contemporain, sociologie des médias et de la communication, musique et théâtre. Je suis fermement convaincue que c'est la bonne voie pour moi. Apparemment, la blonde ne pense pas la même chose.

— Pourquoi tu fais arts du spectacle ? s'étonne-t-elle en rabattant ses cheveux interminables dans son dos. Tu as une super voix, tu devrais t'inscrire aux cours de chant. C'est vraiment génial et Mme Petrova a un charisme de malade.

J'ouvre la bouche, mais je la referme sans savoir quoi dire. Je ne chante pas, ou plutôt, je ne peux pas.

Pour me changer les idées, je détaille le garçon. Il est vêtu d'un jogging noir ouvert sur un maillot qui fait ressortir sa musculature, avec le logo « Sharks Struttman Montréal » sur la poitrine illustré d'un requin montrant ses dents bien aiguisées.

Le symbole de l'équipe de la fac. Oh, mon Dieu, un joueur de hockey. C'est un sport très populaire, mais je ne me suis jamais intéressée aux règles.

— Pourquoi tu as les cheveux mouillés ? demande-t-il soudain.

— Vous n'étiez pas au gymnase ? Ah, non, c'est vrai, vous étiez occupés...

Après une courte pause pour plus d'effet, j'ajoute :

— En résumé, quelqu'un avait placé de l'eau froide prête à se déverser sur le nouveau recteur. Pour éviter une tragédie, je l'ai poussé sur le côté, mais du coup, c'est moi qui me suis fait doucher.

Mes deux interlocuteurs échangent un regard étonné. D'après leur expression, j'ai le sentiment qu'ils étaient au courant de la petite blague. Le sourire qu'essaie de retenir le brun me le confirme.

— Ça ne s'arrête pas là. Pour me venger, j'ai activé l'alarme incendie et j'ai arrosé tous les étudiants, à part vous, évidemment. Résultat, toute la fac me déteste.

La blondinette et son mec me fixent, bouche bée.

— Tu te fous de nous, la binoclarde ? me demande le hockeyeur en se passant la main dans les cheveux d'une façon qui...

Oh, la vache. C'est pas possible, pourquoi doit-il être aussi séduisant ?

Stop. Je ne me trompe pas ? Il vient de me traiter de binoclarde ?

Non, je ne me trompe pas et je ne peux pas me laisser distraire par son magnétisme.

— Écoute, sous-espèce de grizzly, malheureusement, je ne vous raconte pas de conneries. Si je découvre qui a eu la brillante idée de mettre au point cette blague, je l'étrangle de mes propres mains.

Je conclus par un sourire menaçant.

— Attendez, ajouté-je en cherchant mon téléphone dans mon sac. Je peux prendre une photo de vous ? Vous devriez voir vos têtes.

Le hockeyeur s'avance si près de moi que je dois relever les yeux.

— Toi, petite, je ne sais pas qui tu es, mais je vais te donner un conseil d'ami. Ce n'est pas une bonne idée de provoquer le roi de la fac.

Roi de la fac ? Mais où j'ai atterri ?

— Et qui serait le roi de toute l'université ? Toi ? ricané-je. Trop drôle. Si toi, tu es le roi de la fac, moi, je suis Paris Hilton.

— Ne me provoque pas.

— Du calme, Cro-Magnon, je rigolais !

— Eh bien, tu es vraiment nulle en blagues.

Puis il lève le sourcil, comme s'il me défiait de répliquer. Et quand il est question de défis, Kelsey Cooper n'est jamais à la traîne.

— Mille excuses pour ma médiocrité, roi de la fac ! lancé-je en esquissant une révérence.

— Mais qui tu es exactement, toi ? rage-t-il en s'approchant encore de moi.

— Non, la vraie question, c'est : « qui es-tu, toi » ?

— Allez, ça suffit ! Enchantée, je m'appelle Alison et mon copain, c'est Matthew, intervient la blonde.

Matthew, rien que ce prénom me tape sur les nerfs. Il est aussi beau qu'antipathique et arrogant.

— Et toi, on peut savoir qui tu es, petite ? demande Matthew.

— Quelqu'un qui pourrait te causer bien des problèmes si tu n'arrêtes pas tout de suite de m'appeler « petite ».

Je m'efforce de ne pas prêter attention à son physique. Il n'est pas simplement beau, c'est plutôt le genre de mec qui te laisse sans voix.

— Tu continues de me provoquer ? Quelle idiote !

— Matt, il faut qu'on y aille, le nouveau recteur va être furax de ce qui s'est passé. Si on est en retard, ce sera encore pire, signale Alison.

— Je veux d'abord savoir qui c'est, celle-là, s'entête-t-il en pointant l'index vers moi.

— Alors, déjà, tu baisses ce doigt tout de suite, dis-je en le lui déplaçant moi-même. Ensuite, qui je suis ou pas, je crois que ce ne sont pas tes affaires.

Matthew m'examine comme si j'étais sa prochaine cible à détruire.

— Je te conseille de surveiller tes arrières, parce que ce qui vient d'arriver n'est que le début.

— C'est une menace ?

— Un avertissement.

Il me lance un clin d'œil et resserre sa main sur la hanche de sa copine. Je parie cinquante dollars que c'est lui qui avait préparé la blague. Et mon instinct est infallible.

— Tu sais, Matthew, ce n'est pas recommandé de menacer la fille du nouveau recteur, déclaré-je alors d'un ton chantant, avant de les dépasser. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser ?

Je savoure leurs expressions décontenancées avant de quitter la salle.

Sincèrement, venir chatouiller Kelsey Cooper ? Très mauvaise idée. *Mon pauvre Matthew, tu ne sais pas à qui tu as affaire.*



CHAPITRE 3

Kelsey

A ma grande surprise, la journée se révèle... supportable. J'ai erré comme une âme en peine dans les couloirs de la fac, passant d'un cours à l'autre. J'avoue que, tout compte fait, c'était un bon choix d'université. J'ai trouvé les propos des profs intéressants, et même s'ils sont sévères, ils sont prêts à aider les étudiants.

Étudiants qui, par contre, m'ont évitée comme la peste, me lançant des regards de travers et murmurant « pyromane » sur mon passage.

Je les hais, et je déteste encore plus Matthew. Le souvenir de notre rencontre me reste en travers de la gorge.

Le roi de la fac, non mais, il se prend pour qui ? Il est détestable. Des personnes irritantes, j'en ai rencontré en dix-neuf ans de vie, mais lui, sans l'ombre d'un doute, il les bat à plate couture. Je préférerais rester seule pour le restant de mes années d'études plutôt que d'être amie avec un mec qui a tout dans les muscles et rien dans la tête.

Seule... Tout à coup, la nervosité me gagne. Je suis assaillie par mille questions qui attisent mes insécurités. Vais-je réussir à m'acclimater dans cette fac immense ? Sans doute pas. À me faire des amis ? Après mon coup d'éclat de ce matin, il ne faut pas rêver.

Soudain, j'ai besoin d'air. Je sors et le vent frais me cingle le visage comme une vraie gifle. J'en profite pour admirer les immenses jardins qui entourent l'établissement ainsi que les autres bâtiments. En plus du gymnase de basket que j'ai manqué de réduire en cendres, le domaine comprend une piscine et une patinoire.

Rajustant mon sac sur mon dos et mes lunettes sur mon nez, je dépasse la fontaine aux requins et tourne à droite, sur

une allée en ciment blanc bordée de hauts pins ainsi que de quelques arbustes.

Des étudiants sont disséminés en petits groupes, quelques-uns assis sur des bancs à bavarder et d'autres sur la pelouse.

Je m'assieds sur le premier siège libre et fais défiler l'écran de mon téléphone pour essayer d'ignorer les personnes qui me fixent comme si j'étais une tueuse en série évadée d'une prison de haute sécurité.

— Je viens en paix, tu ne vas pas me faire flamber ?

Je relève les yeux : la fille qui vient de parler esquisse un geste pour montrer ses intentions pacifiques. Elle porte un jean noir déchiré, un tee-shirt blanc où est inscrit FUCK THE POLICE et des bottes cloutées. Ses cheveux longs jusqu'aux épaules sont d'un blond cendré très clair, limite platine. Mais le plus frappant, ce sont ses yeux, d'un bleu cristallin.

Je range mon téléphone dans mon sac.

— C'est toi qui as fait le coup du seau d'eau froide au gymnase ?

Oui, je suis très directe.

— Non, répond-elle en secouant la tête plusieurs fois.

— Alors, pas de danger.

Je retire mes lunettes et les nettoie délicatement à l'aide d'une lingette.

— Je t'ai vue toute seule, alors je suis venue te parler. Sois forte, *sister* !

Elle est un peu trop enthousiaste à mon goût. Et... je n'ai pas rêvé, elle m'a appelée *sister* ?

— Merci, mais si tu peux éviter le « *sister* » ? Ça fait un peu bizarre.

Je repose mes lunettes sur mon nez et remets la chiffonnette dans l'étui.

— Enregistré. Moi, c'est Janette.

Elle me tend sa main fine avec un sourire éblouissant, et je la lui serre en lui rendant son sourire.

— Kelsey.

Elle a l'air plutôt cool, cette fille. Une version rebelle 2.0 de Paris Hilton.

— Alors, c'est vrai ? me demande-t-elle à voix basse, s'assurant que personne ne nous écoute.

— Oui, j'ai mis le feu dans le gymnase.

— Ce n'est pas de ça que je parlais, quoique c'était hyperdrôle. Non, je voulais vérifier que tu étais la fille du nouveau recteur, chuchote-t-elle en s'asseyant à côté de moi.

— Pourquoi tu parles à voix basse ?

Elle rigole et pose son sac sur le banc.

— En chuchotant, j'avais l'impression que ça donnait plus d'effet, mais maintenant que tu le dis, je me sens un peu bête.

— Pour répondre à ta question, oui, je suis sa fille et non, je n'ai quand même pas droit à du café gratuit aux distributeurs.

Je hausse les épaules, mais en réalité, il faut que je trouve une solution. Peut-être en volant la clé de mon père ? Il faudra que j'y réfléchisse.

— Et moi qui voulais devenir ton amie juste pour le café gratuit ! fait-elle en croisant les bras devant sa poitrine comme une petite fille.

— Janette, tu es top. On peut officiellement devenir amies.

Elle me plaît, cette fille : spirituelle, incisive et surtout, elle ne se la pète pas comme les autres étudiants.

— Tant que tu évites de déclencher un incendie dans la fac... Je n'ai pas envie de changer d'université dès la première année !

Alors elle est nouvelle, comme moi.

— Je ne peux rien promettre. Si on s'en prend de nouveau à mon père, je suis prête à mettre le feu à toute la ville.

Elle prend un paquet de cigarettes dans son sac.

— Et donc, Kelsey Cooper, tu vivais où avant d'arriver ici ?

Avec mélancolie, je réponds en regardant droit devant moi :

— Eureka.

— C'est où, en Égypte ?

— D'où tu sors cette idée ? C'est en Californie.

Elle est vraiment folle, cette fille.

C'est un peu l'hôpital qui se fout de la charité.

— Eureka, répète-t-elle. Bah, je trouvais que ça faisait égyptien. En tout cas, je peux t'assurer que les mecs canadiens sont bien mieux que les Californiens.

Elle allume une cigarette à l'aide d'un briquet noir.

— Tu m'en donnes une ?

Après tout ce qui vient de se passer, j'en ai vraiment besoin pour me détendre.

— Est-ce que je vais finir dans le bureau du recteur si je permets à sa fille de fumer ?

— Pas s'il n'est pas mis au courant, dis-je avec un clin d'œil. Tout est différent, ici, je trouve...

— Si tu veux, j'ai une proposition alléchante pour t'aider à te mettre dans le bain.

J'aspire ma première bouffée de fumée, et je me mets à tousser.

— Je t'écoute !

— Ce soir, il y a une fête dans la maison de l'équipe de hockey, c'est un genre de rite de début d'année et de saison.

Elle en sait, des choses, pour une nouvelle venue. Si c'est avec l'équipe de hockey, le Grizzly risque d'être présent, ce qui pourrait me donner l'occasion de lui flanquer une baffe pour la façon dont il s'est comporté tout à l'heure... Ma foi, ça se réfléchit.

— Continue.

— Et je me demandais si tu voulais venir avec moi. Ça serait cool.

— Hmm... Est-ce qu'il y aura de la tequila ?

— Bien sûr ! Au Canada, on sait s'amuser, Kels. Même trop, si tu veux mon avis.

— OK, je te dirai ça.

Janette replace son sac sur son épaule.

— Je sais comment te convaincre. Suis-moi.

Je me lève, affichant un air curieux avant de plaisanter :

— J'étais déjà convaincue par la tequila.

Nous remontons l'allée pour arriver à la patinoire. Janette ouvre une porte noire et je la suis.

— On n’y voit rien, Janette !

Je m’agrippe à son bras pour ne pas me perdre.

— Viens, m’exhorte-t-elle en me traînant derrière elle.

Finalement, quand elle ouvre une deuxième porte, je comprends que nous sommes sous les gradins. Je cherche à distinguer quelque chose entre les bancs.

— Mais qu’est-ce qu’on fait là ?

— C’est l’entraînement à huis clos des Sharks Struttman, répond-elle, électrisée par l’excitation.

Oh non... l’équipe du Grizzly.

Je m’arrête à côté d’elle et, quelques secondes plus tard, des garçons entrent dans mon champ de vision, chaussés de patins.

Ils portent un uniforme bleu rembourré qui a l’air de faire le triple de leur corpulence et un casque à visière transparente. Tous ont un bâton à la main et se passent un minuscule machin qui se déplace à une vitesse supersonique. Je m’approche de Janette pour lui chuchoter :

— Je n’y connais rien en hockey.

— Moi non plus, ricane-t-elle.

Est-ce que Matthew est présent ? Sûrement. Pourtant, je ne meurs pas d’envie de le revoir. Notre première rencontre m’a suffi et moins je le vois, mieux je me porte.

J’observe les joueurs qui parcourent la glace et je ne peux m’empêcher de me demander comment ils réussissent ne serait-ce qu’à bouger alors qu’ils ressemblent à des bibendums. La vache, à leur place, je mourrais de chaud.

— Leblanc, tu vas te bouger, oui ! Quelle chiffé molle ! crie quelqu’un.

— La personne qui vient de parler est ma nouvelle idole, décrété-je en me retenant de rire.

— C’est le coach Smithy, me souffle Janette.

— Senders, t’as du plomb dans les semelles ? Patine plus vite, sinon on n’a aucune chance pour le championnat de cette année !

— OK, et pourquoi je devrais être convaincue de venir à la fête de ce soir ?

Un coup soudain me fait sursauter. Deux mecs sont en train de s'affronter pendant que deux autres cherchent à les séparer.

— Senders, Croix ! Arrêtez ou je vous suspends au plafond ! hurle Smithy.

— C'est lui qui a commencé ! proteste l'un des deux.

— J'en ai rien à battre ! Allez vous doucher plutôt que de nous saouler. Leblanc, vas-y aussi, ça t'éclaircira les idées. On dirait un bison qui fait une crise de nerfs.

Les insultes de l'entraîneur, qui confirme son statut d'idole, me donneraient presque envie de faire irruption sur la glace pour le féliciter. Même mon cerveau ne serait pas arrivé à créer une comparaison aussi originale.

Les trois joueurs s'appuient à la bande qui entoure la surface de jeu. Ils boivent un peu d'eau, ôtent leurs casques et s'épongent le visage avec leur maillot. Ils ont tous les trois les cheveux ébouriffés et continuent de parler entre eux sans obéir à l'ordre du coach.

L'un des trois se retourne. Matthew. Je recule de quelques pas pour m'assurer de ne pas être vue et soupire :

— Quelle tête à claques, ce mec.

— Matthew Leblanc ? s'étonne Janette. Une très belle tête à claques, tu veux dire.

— Mouais... Je l'ai rencontré, et ce n'était pas plaisant.

— Mais il a un super cul, signale Janette en le reluquant sans vergogne.

Je me rapproche et merde, elle a raison. Matthew, de dos, nous offre une superbe vue sur son postérieur bombé et parfait.

— N'empêche que c'est aussi un gros con.

— Avec un cul pareil, on pardonne tout. Il doit y avoir une raison pour qu'il soit le roi de la fac.

Encore cette histoire ?

— Roi de la fac, ça ? demandé-je d'une voix un peu trop forte.

Matthew et les deux autres se tournent vers nous et d'instinct, nous nous baissions.

— On y va, murmure-t-elle en me faisant signe de la suivre.

Une fois dehors, je peux enfin respirer normalement.

— Tu as failli nous faire surprendre, Kels ! Et pourquoi tu détestes autant Leblanc ?

— Je suis entrée dans une salle vide et il y était en train de baiser avec sa copine. Ça l'a énervé que je les interrompe et il m'a sorti son « je suis le roi de la fac » et compagnie.

— Tu as surpris Matthew et Alison en train de le faire ?

— Non, non, je les ai vus après ! Elle avait le débardeur à l'envers.

— Et ensuite ?

Janette prend une nouvelle cigarette. *C'est qu'elle fume comme une cheminée !*

— Ben, on a... discuté.

— Dans quel sens ?

— On s'est un peu accrochés et je l'ai averti que ce n'était pas une bonne idée de menacer la fille du recteur, dis-je avec un clin d'œil malicieux.

— Houla ! Je ne voudrais pas être à ta place !

— Mais c'est pas vrai, tu veux bien m'expliquer pour quelle raison ce Matthew Leblanc se prend pour un dieu descendu sur Terre ?

Janette me fixe en secouant la tête, mais ne répond pas.

— Moi, je trouve que c'est juste un grizzly avec un ego stratosphérique. D'après toi, je devrais me laisser intimider par un mec qui ressemble au bonhomme Michelin en train d'agiter un bâton ?

Je ricane, mais en apercevant l'expression de Janette, je m'aperçois que quelque chose ne va pas. Les sourcils froncés, elle n'arrête pas de lever le menton. Merde...

— Il est derrière moi, c'est ça ?

Elle hoche la tête de manière imperceptible. Je soupire avant de me retourner pour me heurter à un bloc de marbre.

— Ha ! Original, comme surnom, « bonhomme Michelin », s'esclaffe un autre hockeyeur non loin de lui.

— Senders, tu te tais, sinon, le prochain match, tu y assisteras du banc, lâche le Grizzly.

— Tout va bien, Matthew ? Ça fait un bail, hein ? intervien-je.

— C'est quoi, ton problème, Kelsey Cooper ?

Mon nom qui franchit ses lèvres n'est que pure poésie. Ou plutôt, Matthew Leblanc est en lui-même un poème... et un cauchemar.

— Tiens, mais tu as découvert comment je m'appelle, bravo, Leblanc.

Je me mets à applaudir sarcastiquement.

— Et toi, tu t'es renseignée sur mon nom de famille, c'est super ! Tu as bien fait tes devoirs, réplique-t-il.

— Je... je...

— Tu... tu... quoi, Cooper ?

Il a remis le jogging de ce matin et ses cheveux sont encore humides.

— Bon, écoute...

— Non, Cooper, c'est toi qui vas m'écouter. Je ne sais pas si tu es très fourbe ou très bête, mais j'ai un conseil d'ami pour toi : ne dis pas de mal de moi ici. Compris ?

Non, mais il se prend pour qui ?

— Toi, le bibendum arrogant, je parie cinquante dollars que c'est toi qui as fait cette petite blague à mon père, donc j'ai aussi un conseil « d'amie » : va patiner plus loin et arrête de me faire chier.

— Tu as perdu, Leblanc ! rigole son pote.

— Senders ? fait Matthew en se tournant vers l'autre garçon. Ce serait passionnant, selon toi, de regarder le match sans pouvoir jouer ?

— Oh, allez ! proteste l'intéressé.

— Quant à toi, Cooper, si tu as un peu de courage, et je crois que tu en as, viens ce soir à notre fête. Tu auras un avant-goût de la façon dont ta vie pourrait se transformer en véritable enfer si tu ne restes pas à ta place.

Je lève le menton, pugnace.

— C'est un défi, Leblanc ?

— Tu l'acceptes, Cooper ?

— À ce soir.

Je lui tourne le dos sans attendre de réponse.

Janette, elle, est encore en train de fixer avec fascination Matthew et ses coéquipiers. Je la saisis par le bras et l'entraîne.

— Non mais, tu as vu un peu le connard ?

J'ai crié tellement fort que quelques étudiants se retournent. Je les fusille aussitôt du regard.

Marcus Cooper m'a possédée.

— J'ai bien cru que vous alliez vous arracher vos vêtements, commente Janette.

— Tu plaisantes ? Ah, ça lui plairait, à ce sous-genre de... Oh, je n'ai même plus de qualificatifs pour lui.

Je tape du pied par terre avec irritation, ce qui n'empêche pas Janette d'insister :

— Il y avait une de ces tensions dans l'air !

— Je préférerais torcher un singe plutôt que de coucher avec lui, répliqué-je avec aigreur tout en remontant mes lunettes sur mon nez.

— OK, tigresse, on se retrouve devant le portail de la fac à 22h30 ? Attends, je te donne mon numéro.

Je débloque mon portable pour noter les chiffres, que j'enregistre sous le nom « Blondie ».

— Je dois attendre mon père, il a un discours en réserve pour moi. À tout à l'heure !

Janette s'éloigne pendant que je me dirige vers la berline rouge. C'est pour mon père que je devrais m'inquiéter, or mes pensées ne me laissent aucun répit.

Ce crétin de Matthew Leblanc sera ma ruine. Sérieusement, que croit-il en me parlant sur ce ton ? Personne ne lui a jamais appris les bonnes manières.

Soudain, tout le monde pousse des acclamations et se lève. C'est l'équipe de hockey qui défile devant les étudiants. Matthew me lance un coup d'œil furtif avant de continuer de marcher la tête haute, comme s'il gouvernait le monde.

Insupportable...